

Pierre Lucier

[version pré-publication]

Chaire Fernand-Dumont sur la culture

Institut national de la recherche scientifique

Le pouvoir des signes et la transmission du sens

Conférence d'ouverture

15^e colloque de *Mission Patrimoine religieux*

Lachine, 28 mai 2010

La problématique qui coiffe le plan triennal 2010-2012 de *Mission Patrimoine religieux* est dense et riche. En fait, elle contient l'essentiel de l'objet des propos que je veux partager avec vous. On y cerne les pôles les plus déterminants de ce qu'on pourrait appeler la «situation de signification». On y rappelle comment la transmission du sens du patrimoine religieux devient plus difficile et plus précaire quand se distend la proximité avec les sources, voire quand ces sources disparaissent et que se consomme la laïcisation des intervenant et de la propriété de ce patrimoine.

C'est en m'inscrivant d'emblée dans cette problématique que je veux m'appliquer à réfléchir avec vous sur «la définition du sens», le thème que j'ai été invité à traiter à l'ouverture de ce colloque¹. C'est que le sens ne réside et n'opère jamais ailleurs que dans une situation de signification. Je le ferai en trois temps. D'abord, en premier lieu, j'essaierai de camper les éléments structurants de la situation de signification et d'en faire voir les éléments inhérents de rupture que seul l'acte d'interprétation peut surmonter. Dans une deuxième partie, j'examinerai avec vous ce qui se passe avec le temps, car le temps –celui des choses, des personnes et des cultures- est le lieu même de l'éclosion et de l'évolution du sens. En troisième lieu,

¹ Cette communication s'inscrit dans une démarche d'analyse dont certains éléments sont disponibles. Voir, par exemple : «La signification culturelle du patrimoine religieux», dans Solange Lefebvre (dir.), *Le patrimoine religieux au Québec. Éducation et transmission du sens*, Québec, PUL, 2009, p. 139-150; «L'esprit du lieu et le désenchantement du monde», dans Laurier Turgeon (dir.), *Spirit of Place : Between Tangible and Intangible Heritage / L'esprit du lieu : entre le patrimoine matériel et immatériel*, Québec, PUL, 2009, p. 33-40; «Esprit du lieu et traditions spirituelles», dans Luc Noppen (dir.), *Des couvents en héritage* (titre provisoire), Québec, PUL, à paraître prochainement; «Patrimoine religieux et sortie de la religion», texte disponible en version pré-publication sur le site de la Chaire Fernand-Dumont sur la culture : www.chairefernanddumont.ucs.inrs.ca.

j'identifierai la force du signe lui-même comme résidu tenace au-delà du temps qui court et comme levier irremplaçable de toute transmission du sens. Je conclurai en rappelant que la situation de signification et de transmission a de profondes résonances religieuses, spécialement en Christianisme, la foi chrétienne consistant justement en une lecture de signes.

1. La situation de signification et de transmission

Au risque de simplifier les choses –il sera toujours facile de les compliquer, rassurez-vous!-, considérons que la situation de signification gravite autour de pôles dont on doit retenir au moins les suivants.

1) Un signe, d'abord, c'est-à-dire un objet, un bâtiment, un habitat ou, plus «immatériellement», un discours, un récit, une œuvre, un rite, une pratique, un code de vie, etc. À condition d'adopter l'analogie mise de l'avant par de nombreuses herméneutiques, parlons ici d'un «texte»², c'est-à-dire d'un «signe inscrit» qui signifie quelque chose, qui «veut dire» quelque chose et qui renvoie donc à un sens dorénavant destiné à quiconque peut lire. En d'autres mots, un medium et son message, dont la portée est forcément «immatérielle» pour une large part, comme libérée de la gangue de matérialité qui caractérise les signes observables.

² Voir spécialement : Paul Ricoeur, *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil, 1986 (voir en particulier pp. 153ss.).

2) Ce texte a toujours un contexte, cet autre pôle essentiel de la situation d'interprétation. Un contexte, c'est-à-dire un environnement qui tient notamment à la nature des matériaux utilisés, aux techniques de fabrication, au potentiel de la langue, de l'imaginaire, des références sociales, des conventions dominantes, des sensibilités spirituelles, des projets de vie individuels et communautaires, etc. Un signe signifie toujours à même les matériaux disponibles dans un environnement donné; il parle une langue.

3) Il y a aussi un «producteur», c'est-à-dire un émetteur, un créateur, que, poursuivant l'analogie du texte, on peut globalement considérer comme un «auteur». Une fois produit et publié -littéralement «mis au monde»-, le signe échappe au significateur qu'est tout auteur. L'auteur n'est d'ailleurs jamais tout entier dans son œuvre; celle-ci ne lui appartient plus. Et, bien sûr, l'auteur a lui-même son contexte, plus ou moins éloigné du contexte du signe lui-même.

4) Un «récepteur», évidemment. Ce peut être un simple passant aussi bien qu'un observateur averti et méticuleux. Un signe est fait pour rejoindre, communiquer, partager, émouvoir, convaincre, interpeller. Pour poursuivre l'analogie du texte, parlons donc du «lecteur» qui, lui aussi, a son contexte, ses propres questions et intérêts, sa manière d'être au monde.

5) Un «médiateur» aussi, le plus souvent. Ce peut être un témoin, un transmetteur, un guide de visite, un «passeur» comme on aime à le dire maintenant, un éducateur –un interprète, au sens employé pour désigner la personne qui traduit d'un code de signes à un autre. Des personnes relais deviennent ainsi un rouage essentiel de la lecture et de la transmission du sens, à la façon du maître, dont la tâche centrale est d'attirer l'attention sur

un «tiers» à découvrir et à comprendre; à la façon aussi des parents, de l'entourage, de la communauté et de la cité elle-même –ce lieu de la «paideia» antique.

6) Ce médiateur peut aussi être un «promoteur», un porteur de projet. Cela arrive très souvent, particulièrement dans le contexte actuel de la valorisation des patrimoines, surtout quand ceux-ci sont menacés. Émergent ainsi des personnes ou des groupes qui proposent des façons de conserver ou de réaffecter des éléments de patrimoine, déployant à cette fin des stratégies de promotion ou de mise en marché, avec des intentions tantôt historiennes ou socio-émotives, tantôt touristiques ou commerciales, voire proprement politiques –celles du 24 juin ou celles du 1^{er} juillet, par exemple. Le promoteur a donc aussi son contexte.

Beaucoup de monde est ainsi au rendez-vous autour du signe porteur –autour du «texte». Cette multipolarité de la situation de signification invite d'emblée à en expliciter au moins deux dynamiques fondamentales. La première concerne l'essentiel statut d'interprète de chacun de ces intervenants. Ainsi, l'auteur est lui-même interprète, qui choisit les éléments de signification, la langue, les mots, et s'y «fie» pour signifier son émotion, son message ou son projet. On dira d'ailleurs de qui veut reprendre l'œuvre à son compte pour la reproduire qu'il la recrée et qu'il l'«interprète». Le lecteur et le médiateur sont aussi des interprètes, comme par définition. Le promoteur également, qui y ajoute ses visées proprement stratégiques de mise en valeur, voire de mise en marché. Des interprètes, donc. Oui, tous,

c'est-à-dire des lecteurs engagés dans le décodage des signes et dans leur démarche pour redire ce qu'ils comprennent que le signe dit.

La seconde dynamique fondamentale à repérer, c'est que la lecture – l'interprétation- d'un signe est une opération qui est indissolublement et simultanément décodage et recodage. En aucun moment «m», le sens ne flotte quelque part en dehors des signes, entre deux langues, ou en dehors des concepts ou de l'imaginaire du lecteur. Le sens ne se définit jamais en lui-même ou indépendamment de quelqu'un qui le dit, le saisit, le traduit, le redit, le transmet. Ainsi, inscrit dans les mots ou dans la pierre, le sens n'opère pourtant pas sans un lecteur pour le capter dans l'acte même de le recoder. Et, quoique porté par un lecteur, le sens n'opère pas sans cette inscription dans le signe où et par lequel il est lu et décodé.

La situation de signification apparaît dès lors comme inextricablement travaillée par plusieurs failles, par des ruptures qui obligent, sur la base des indications et des indices disponibles, à consentir à des paris de lecture et d'interprétation. Rupture inhérente déjà entre l'auteur et son texte devenu autonome dès sa production et son départ du nid, à telle enseigne que le texte peut dorénavant «vouloir dire» autre chose et différemment que ce que l'auteur «voulait» dire. Rupture encore, encore et surtout, entre le lecteur et le texte, celui-ci ne pouvant reprendre vie et sens que par l'acte d'interprétation du lecteur. Rupture également entre le médiateur, ses interlocuteurs et le texte, le médiateur étant pris en tenailles entre le texte et le nouvel interlocuteur lecteur. Rupture, enfin, double elle aussi, entre le

texte, le promoteur et les récepteurs de l'action de promotion. Toujours porté par le texte, le sens est indissociablement et simultanément décodé et recodé, reconstitué et transmis, à travers un complexe réseau d'actes de lecture et d'interprétation.

Un signe n'autorise pas pour autant n'importe quelle lecture; il ne veut pas dire n'importe quoi –il peut même donner lieu à des interprétations erronées ou loufoques. En revanche, un signe n'impose pas son sens comme s'il s'agissait d'une évidence. Héraclite le suggérait avec profondeur quand il disait de l'oracle de Delphes qu'«il ne dit pas, ne cache pas, mais signifie»³. Plus un signe est réussi, plus il est fort, plus il est efficace, plus il réalise ce pour quoi il est signe. Mais sans jamais quitter ce clair-obscur qui met toujours le sens «en procès», là où les «preuves circonstanciées», la convergence des indices et les dépositions des témoins parviennent ultimement à faire la vérité –et les erreurs judiciaires existent.

Au centre, il y a le texte. Gravitent autour du texte, inéluctablement voués à vaincre les distances et les ruptures inhérentes, les principaux protagonistes de ce procès du sens : l'auteur, le lecteur, le médiateur, le promoteur. Création, interprétation et transmission se réfèrent ainsi à un sens essentiellement inscrit dans un signe. Une irréductible altérité caractérise la saisie et la transmission d'un sens qui jaillit ainsi de la différence, de ces

³ Héraclite, *fragment 93*.

interstices insaisissables que Michel de Certeau⁴ décrivait comme les zones d'un «inter-dit» qui n'est surmonté que par l'acte d'interprétation. C'est dire l'importante part de risque qui se glisse ainsi dans la situation d'interprétation, avec toutes les distorsions et déviations possibles, comme aussi avec toutes les occasions de renaissance et de rajeunissement. Interpréter, c'est dire autrement ce qu'on estime être la même chose; c'est dire, en le traduisant, ce qu'on comprend d'un «texte».

2. Le sens et l'oeuvre du temps

Essentiellement inscrit dans l'espace, le signe l'est tout aussi essentiellement dans le temps, celui de la durée et de l'usure des textes et des contextes, celui de la conscience des lecteurs, des médiateurs et des promoteurs, et de leurs propres contextes.

On fait parfois miroiter ce qui serait une sorte de situation de signification idéale ou de quelque âge d'or d'un texte. Rêvons-en donc un instant et évoquons cette situation prétendument privilégiée où auteur, texte, contextes, lecteur, médiateur, voire promoteur, seraient contemporains et baigneraient dans les mêmes contextes et dans les mêmes langages -une situation de signification où le «même» aurait absorbé l'«autre». Les ruptures y seraient ainsi presque colmatées de soi, dans la mesure où seraient

⁴ Voir spécialement : «La rupture instauratrice ou le Christianisme dans la culture contemporaine», dans *Esprit* (juin 1971), p. 1177-1214.

réduits les risques de l'interprétation et les coefficients d'incertitude qui s'y rattachent. Il y aurait ainsi un moment de grâce où le sens circulerait comme librement entre les acteurs du champ herméneutique, sans obligation de multiples traductions. Fini le «Traduttore traditore» de l'adage italien! Finie aussi cette «interprétation» dont le nom même a servi à désigner des statuts inférieurs de connaissance, l'interprétation étant souvent opposée à la connaissance fondée et vérifiable, pourtant elle-même interprétation.

Mais ce sont là voix de sirènes. Car, même en cet état d'or théorique et chimérique, la situation de signification comporterait d'incontournables fissures. En revanche, l'évocation de ce moment théorique permet de mettre en lumière les multiples ruptures qui, inexorablement, s'insinuent avec le temps dans la situation de signification. Ainsi, le texte lui-même peut évoluer dans le temps : des œuvres se détériorent, le bois pourrit, la pierre s'effrite, les caractères s'effacent, on répare, on agrandit, on restaure, on installe l'électricité et des gicleurs, des ascenseurs aussi, etc. Ce que nous appelons une œuvre patrimoniale est souvent, en fait, la résultante «à ce jour» d'un texte où l'auteur et ses lecteurs contemporains ne reconnaîtraient pas toujours leur «produit», pas plus que les médiateurs et les lecteurs qui en ont assuré la chaîne de transmission à travers les ans, formant ainsi une «tradition» de sens –tradition, «to trade» livrer, communiquer, toujours cet acte de décoder en recodant. On ne le sait que trop, les créateurs vieillissent et disparaissent aussi. Les contextes deviennent étrangers, parfois même étranges. Les lecteurs changent radicalement, à travers les langues, les avancées techniques, et même à travers leur capacité de réception. Les médiateurs et les promoteurs s'usent tout aussi inéluctablement.

En fait, le temps est cette variable indépendante autour de laquelle évoluent toutes les composantes de la situation de signification. Il est même plus facile de faire jouer ces variables que d'imaginer leur parfaite homogénéité idéale. Car telle est notre expérience du temps et des fissures qu'il ne cesse d'agrandir entre le texte et les différents acteurs, voire dans le texte lui-même. Les années et les siècles s'écoulant, on se retrouve avec des liens parfois bien ténus, avec des fils conducteurs qui «conduisent» pratiquement bien peu et bien faiblement, avec des lecteurs qui ne peuvent même plus lire la langue ou imaginer les références originelles. Elles vieillissent mal, les œuvres dont seuls quelques vieux lettrés à monocle connaîtraient encore le code, voire des éléments du code.

En se creusant, les ruptures inhérentes à la situation de signification obligent à faire des paris de plus en plus risqués, des traductions de plus en plus audacieuses et fragiles, quitte à devoir redécouvrir l'*abc* des alphabets utilisés. Ceux qui, aujourd'hui, veulent initier à certains éléments de patrimoine, les religieux et les autres, savent jusqu'où il faut parfois remonter pour faire saisir quelque chose des mondes perdus et dès lors devenus opaques. Et rien ne sert ici de crier à l'ignorance ou à l'analphabétisme postscolaire : il n'y a pas de honte à ne pas comprendre un texte étranger ou étrange!

Il y a sans doute de bonnes raisons de s'attrister du sort précaire de l'ancienne abbaye cistercienne d'Oka, ou même de s'étonner qu'on y ait tourné un film

d'horreur. Mais, quand on y pense bien, le plus simple aurait été que les «moines d'Oka» demeurent à l'abbaye d'Oka, car eux savent très bien ce qu'il convient d'en faire ou d'y faire! Même chose pour les Sœurs de Sainte-Anne qui quittent ces lieux. Les églises et leurs orgues se porteraient sans doute aussi beaucoup mieux si des fidèles les fréquentaient, les entretenaient et les utilisaient pour l'expression de leur foi. Tel est le nœud de la question : les acteurs naturels et «normaux» ne sont souvent plus là pour comprendre et expliquer les modes d'emploi, non plus que pour lire, transmettre et promouvoir le texte. Il y a même fort à parier qu'il y aura ainsi de plus en plus de textes «orphelins» en quête de lecteurs et de médiateurs. L'histoire est pleine de ces dépouilles du sens, dont le temps est venu à bout et qui n'ont pas trouvé de mécènes sauveurs ou qui, en ayant trouvé pour un temps, n'ont pas davantage réussi la transmission. Cruauté du sort sans doute, mais personne ne souffre vraiment d'une perte que l'on ignore, pas plus que n'aurait d'intérêt la superbe orchidée dont personne n'aurait vu et apprécié la beauté secrète.

3. La force et la survie du signe

L'examen de la situation de signification et de l'effet du temps sur l'extension des ruptures qui lui sont inhérentes nous ramène à ce qui pourrait bien constituer la clef de la nature et de la transmissibilité du sens : le signe lui-même, le texte au sens englobant et analogique utilisé jusqu'ici. On le comprend aisément : plus les fissures du sens s'élargissent, plus les paris d'interprétation deviennent exigeants, plus s'accroissent les risques de

distorsion et de déviation du sens -moins donc il y a d'adjuvants pour l'expression, le décodage et la transmission du sens-, plus le signe porteur doit être fort et efficace. On pourra toujours «aider» le signe en intensifiant sa promotion et en multipliant les explications; on pourra même se faire convaincant pour en vendre la beauté et la grandeur. Mais on ne pourra pas se substituer au signe lui-même et à son pouvoir de signification. En dernière analyse, le sens doit tout de même «couler de source» et aucune stratégie volontariste⁵ de valorisation et de patrimonialisation ne peut «forcer» un texte au point d'y injecter un sens que personne n'y saisirait. Au bout du compte, il faut bien que «rien qu'à voir, on voie bien», n'est-ce pas?

L'histoire peut aisément convaincre qu'il y a une sorte de darwinisme des signes culturels. Des signes –des codes entiers comme des langues et des cultures- disparaissent et sont remplacés, transformés, «phagocytés», intégrés dans des signes plus forts : des lieux de culte se sont ainsi succédés sur les mêmes sites depuis plusieurs millénaires, «se tassant» les uns les autres pour la survie du plus fort. Phénomènes analogues pour des langues, des codes d'architecture, des règles et des techniques d'expression artistique. Et, bien sûr, pour des monuments ou pour des pièces temporairement considérées comme patrimoniales et dignes d'être conservées et léguées.

⁵ Voir à ce sujet : Pierre Lucier, «La patrimonialisation comme stratégie volontariste : pistes et questions», texte disponible en version pré-publication sur le site de la Chaire Fernand-Dumont sur la culture : www.chairefernanddumont.uqs.inrs.ca .

Les signes forts et réussis traversent mieux l'épreuve du temps et de l'usure que les signes faibles ou approximatifs. C'est que, le temps passant, les contextes changeant, les lecteurs et les médiateurs disparaissant ou se décimant, il reste ultimement le signe lui-même –le texte– sur quoi établir les enracinements les plus solides. Les textes qui signifient et «veulent dire» avec force, résistent mieux à toutes les usures. Il se pourrait donc bien qu'un des plus puissants atouts de celles et ceux qui se préoccupent de conservation et de transmission soit cela même qui est à conserver et à transmettre et le pouvoir de signification qui y est enraciné. Les hauts lieux des Aztèques, le Parthénon, l'abbaye de Fontenay et l'église Notre-Dame de Montréal, par exemple, paraissent ainsi d'emblée plus «faciles» à conserver et à transmettre que ne le seront jamais les monuments de pacotille! Essentiellement, parce que ce sont des textes puissants, évocateurs et «signifiants» -au sens actif du terme.

L'examen le moins attentif de ce genre de signes forts révèle certaines constantes qu'il peut être éclairant de consigner, à la manière de paramètres d'analyse et de compréhension de ce qui fait le pouvoir des signes. On observe ainsi que plusieurs de ces signes intègrent des symboles naturels que l'on peut qualifier eux-mêmes de forts –l'eau, la lumière, l'air, le vent, la terre, etc. Bon nombre des rites, des mythes et des monuments ou habitats qui durent s'y enracinent et en intègrent la valeur polysémique riche : l'eau qui génère, rafraîchit, désaltère, mais qui peut aussi submerger, noyer et détruire; le feu qui éclaire, réchauffe, réunit, reconforte, purifie, mais qui ravage aussi et tue; l'air qui fait vivre, inspire, enveloppe, mais qui peut aussi geler, arracher, dévaster, etc. Ainsi en est-il aussi des signes qui

font appel aux grands cycles naturels du jour et de la nuit, des saisons, des marées, des éclipses, et qui ponctuent la marche du temps des choses et des humains. Ou encore de ces signes qui évoquent les grands lieux qui font le cadre primaire de la vie des humains : les points cardinaux, la montagne, la mer, le désert, la forêt, la plaine, les fleuves, les sources, les abîmes, voire la grotte, le refuge, la maison, la ville, le village, le hameau, etc. Même observation en ce qui a trait aux cycles de la vie humaine que sont la naissance, l'enfance, l'adolescence, l'amour, l'engagement, la souffrance, la maladie, le vieillissement et la mort, ces rendez-vous universels à haute teneur émotive et aux significations souvent incertaines.

On pensera ici spontanément à ces pyramides du désert, construites pour durer hors de l'humidité et dont l'environnement est lui-même évocateur d'espace et d'infini, jusqu'à émouvoir et inspirer un Napoléon motivant ses troupes : «Du haut de ces pyramides, quarante siècles vous observent...» On pensera aussi à ces cathédrales médiévales orientées d'est en ouest, bâties aux plaques tournantes du territoire et portant dans leurs pierres et dans leurs vitraux l'histoire des peuples et la grande geste judéo-chrétienne. À ces théâtres grecs, dont le cirque montagneux semble toujours imprégné du chant des chœurs tragiques. À ce cimetière de Grosse-Île, dont l'emplacement grandiose sur le Saint-Laurent, les modestes croix blanches et les listes de défunts obscurs parlent aux visiteurs infiniment plus et mieux que tous les figurants payés pour les accueillir à la descente du bateau. Oui, il y a des signes –des textes- plus forts que d'autres, mieux «équipés» que d'autres pour surmonter les ruptures que le temps élargit dans la situation de

signification; ils ont même l'air d'interdire d'eux-mêmes les fantaisies de l'interprétation et les dérives du sens.

Si ces analyses ont quelque fondement –j'allais dire : quelque sens!-, il peut en découler des enseignements précieux pour la gestion des patrimoines et pour l'action de celles et ceux qui en promeuvent la conservation et la transmission. Le plus lourd de ces enseignements est sans doute que, tout compte fait, la consistance et la réussite des signes eux-mêmes constituent l'atout stratégique le plus important et le plus fondamental. Un signe mal réussi, faible, ne peut pas indéfiniment être «rescapé», fût-ce par quelque conviction ou par quelque grande habileté de persuasion. Il se pourrait bien que les «textes» constituent ainsi la clef du succès de toutes les entreprises de conservation et de transmission –les textes, qu'il faut continuer de «faire parler». Même l'argent des gouvernements ne pourrait pas remplacer la valeur même des signes à protéger et à subventionner.

Telle est la conviction que je voulais partager avec vous. Place aux signes! Place au texte! Car, en dehors des actes de mémoire qu'il faut bien aussi assurer, à tout le moins par quelque plaque commémorative ou par des montages de type muséal, il y a peu à attendre d'entreprises visant à conserver des signes qui ne signifieraient plus. En revanche, les textes forts méritent tous nos efforts; on peut dire, d'ailleurs, qu'ils «s'aident» déjà eux-mêmes!

* * * * *

Cette approche herméneutique trouve dans l'économie du Christianisme des échos extrêmement puissants. Car le registre du Christianisme est tout entier «incarné» dans une situation de signification et de transmission. «Et vous, qui dites-vous que je suis?»⁶, demande Jésus. Que lisez-vous en moi? Que décidez-vous de moi? Comment interprétez-vous le signe que je suis? La foi chrétienne tient entièrement dans la réponse, dont Jésus déclare qu'elle ne vient pas de Pierre, mais qu'elle lui est plutôt comme «donnée» par la «grâce» de l'interprétation.

Tout le reste suit, de la construction d'une communauté signifiante -«voyez comme ils s'aiment...»- à l'économie sacramentaire d'une grâce accordée en cela même que signifient les signes porteurs -«significando causant», disaient les théologiens médiévaux à propos des sacrements. Oui, causer en cela même que l'on signifie, telle l'eau du baptême, signe de mort et de vie, qui détruit et régénère. Telle cette longue suite de témoins –de médiateurs et de passeurs- par lesquels se transmet un sens jamais pleinement décodé et saisi, jamais épuisé, jamais parfaitement traduit non plus, mais assez signifiant pour interpeller encore.

⁶ Mt 16,15.